

Place aux livres

Number 85, Spring 2006

Des Montagnais aux Innus. L'histoire d'un peuple : « Utshiulnut ut luash Ilnut. Ilnut Utipatshimunuau »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (85), 47–52.

Christine Turgeon. *Le Musée des Ursulines de Québec : art, foi et culture*. Québec, Monastère des Ursulines de Québec, 2004, 55 p.



Semblable à un catalogue d'exposition, ce livre rédigé par la directrice et conservatrice du Musée des Ursulines de Québec, Christine Turgeon, présente l'histoire du musée à travers sa collection, les lieux qu'il a occupés et les personnalités qui y ont contribué. De plus, l'auteure examine plusieurs problématiques muséologiques à propos de la classification des objets, des contextes d'exposition et de la gestion de la collection.

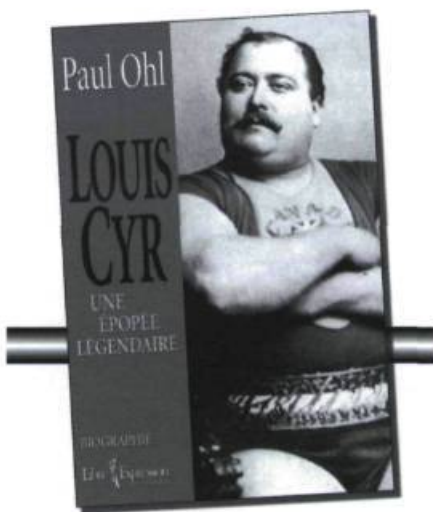
Ce livre n'a de petit que son format : le texte est riche et abondamment documenté par des archives écrites, notamment des extraits de lettres expliquant les conditions d'acquisition de certaines pièces et des coupures de presse de l'époque commentant l'ouverture du premier musée des Ursulines et dont les revenus ont servi à soutenir une nouvelle fondation de l'ordre au Japon. L'intérêt suscité par ce récit et ces archives est augmenté par plus de 80 photographies en couleurs : de l'externat et du musée, de pièces d'orfèvrerie, de gravures importées par les Ursulines dès le XIX^e siècle, des huiles tant européennes (reçues du fonds Desjardins en 1820) que québécoises – soulignons la présence d'œuvres de Théophile Hamel, de Joseph Légaré et d'Antoine Plamondon – et des pièces influencées par l'art amérindien (par exemple des boîtes décorées de piquants de porc-épic) confectionnées par les sœurs dans un but lucratif pour répondre au goût de la bourgeoisie anglaise de la fin du XVIII^e siècle.

La vitalité de l'institution, due au renouvellement de ses concepts muséaux depuis la fin des années 1930, s'alimente aujourd'hui de nouvelles réflexions dé-

montrant l'intérêt du musée et sa capacité à se redéfinir tel que le fait ressortir la recherche de Christine Turgeon. Du Musée monastique (1936), en passant par le Musée archives (1947) et le Centre Marie-de-l'Incarnation (1964) jusqu'au Musée des Ursulines de Québec (1979), ce livre invite à contempler (à nouveau) les tableaux et parements d'autel brodés, les pièces d'argent repoussé et ciselé, l'artisanat des Ursulines, les œuvres d'art et l'intérieur du musée conçu par Thomas Bailargé, en 1836.

Annie d'Amours

Paul Ohl. *Louis Cyr : une épopée légendaire*. Outremont, Éditions Libre Expression, 2005, 632 p.



Paul Ohl est un homme d'envergure et son dernier livre, *Louis Cyr : une épopée légendaire*, est à son image. Bien connu dans le milieu du sport depuis les années 1970, Paul Ohl, écrivain et scénariste, a publié quelques essais avant de se lancer dans la production de romans historiques. Il s'agit de la deuxième biographie écrite par l'auteur puisqu'il a déjà fait paraître un récit sur l'athlète Jim Thorpe, en 1980.

Avec *Louis Cyr*, il signe une biographie qui retrace pas à pas la vie et la carrière de l'homme fort, avec comme toile de fond la fin du XIX^e siècle, «époque des grandes mutations». L'auteur a tenté avec sérieux et honnêteté de départager les faits de la légende qui entoure Louis Cyr. Pour ce faire, il a effectué une grande enquête de terrain où il fait fi des écrits antérieurs sur le sujet et reprend presque à zéro l'histoire de la vie de Louis Cyr. Rien ne semble avoir été laissé au hasard. Ses principales sources sont les mémoires de

Louis Cyr, publiés dans le journal *La Presse*, en 1908, ainsi que des articles de journaux de l'époque. L'auteur fait aussi appel à de nombreux documents tels que monographies sur l'histoire de la force, dictionnaires encyclopédiques, statistiques, lettres, correspondances, etc. En fait, les sources sont aussi diversifiées qu'intéressantes. L'auteur a collaboré avec les autorités dans le domaine pour construire son récit : historien du sport, historien de la force, archivistes, généalogistes. Le livre est divisé en quinze chapitres et suit un plan chronologique. Il comprend trois parties de cinq ou six chapitres chacune. Le livre contient aussi de nombreuses photos et images qui complètent très bien le texte, ainsi qu'une chronologie des exploits de force publics de Louis Cyr.

Les chapitres du livre racontent une à une les étapes de la vie de Louis Cyr. L'auteur commence par faire un survol, dans le prologue, de l'histoire de la force, de l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle, et amène ainsi son sujet. Ensuite, chaque chapitre aborde une tranche de la vie de Louis Cyr, de son origine généalogique jusqu'à sa mort. Dans le onzième chapitre, «Secrets d'outre-tombe», l'auteur révèle les secrets du destin tragique de la fille de Louis Cyr, Émiliana. Celle-ci fut victime d'un complot mené par son propre mari en vue de lui extorquer la fortune léguée par son père.

C'est avec beaucoup de talent que Paul Ohl raconte la vie de Louis Cyr. Né en 1863, à Saint-Cyprien-de-Napierville, un village du Haut-Richelieu, Louis Cyr réalise dès son jeune âge qu'il possède une force exceptionnelle. À l'âge de douze ans, il émigre avec sa famille en Nouvelle-Angleterre, où il travaille dans une usine de filature. C'est à l'âge de 21 ans, en 1884, que la carrière d'homme fort de Louis Cyr commence. Elle s'échelonne sur plus de vingt ans, soit jusqu'en 1906. Ses tournés de démonstration de force l'emmène un peu partout en Amérique du Nord, au Québec, en Nouvelle-Angleterre et même en Angleterre, à Londres, capitale de l'Empire britannique où il impressionne. Louis Cyr a fait figure de pionnier dans le domaine de la force alors que l'haltérophilie n'avait pas encore ses lettres de noblesse. Tout au long de sa carrière, Louis Cyr a réalisé des tours de force exceptionnels, dont certains n'ont jamais été répétés : lever de 273 livres d'une seule main; lever au dos *back lift* de 4 337 livres. Il était capable d'immobiliser des chevaux d'attelage attachés à ses bras, exploit qu'il a répété 500 fois. Il a aussi affronté de nombreux adversaires et il a donné environ 2 500 spectacles en plus d'un millier de

représentations dans des cirques, dont un qui lui a appartenu.

Paul Ohl a écrit un livre fascinant dans lequel il tente de remettre les pendules à l'heure au sujet de Louis Cyr. Il démontre une volonté d'objectivité et d'honnêteté même s'il a un parti pris évident et tombe quelque peu dans l'éloge. Il use notamment de procédés stylistiques pour auréoler son sujet. L'auteur parle avec certitude et s'impose comme l'autorité en la matière. Mais Paul Ohl est en mesure de situer Louis Cyr au regard de l'histoire de la force. Son livre est à la fois une synthèse sur Louis Cyr et sur l'âge d'or des hommes forts qu'est la fin du XIX^e siècle. On aurait toutefois aimé avoir une bibliographie en bonne et due forme. C'est que Paul Ohl a utilisé tous les écrits sur l'histoire de la force, ou à peu près, et il aurait été intéressant d'avoir une bibliographie facile à consulter. Ce sont les notes en bas de page qui font office de bibliographie. Notes qui sont au demeurant instructives et très nombreuses.

On sent dans le livre une volonté de rendre au patrimoine québécois un récit honnête d'un de ses premiers héros populaires. Il est connu que les Canadiens français de la fin du XIX^e siècle compensaient leurs perceptions de porteur d'eau, leur manque de confiance, par une glorification de la force physique. Louis Cyr a donc été un héros pour ses compatriotes. Toutes les sociétés ont besoin de héros : ou bien elles les créent, ou bien ils se manifestent. Un travail colossal ! Une biographie à la mesure de Louis Cyr.

Pour en savoir plus sur Louis Cyr ou sur l'auteur, on peut consulter les sites www.fortissimus.net et www.paul-ohl.com

Simon Blais

Giovanni Sale (dir.). Traduit en français par M.-P. Duverne et É. Schelstraete. *L'art des jésuites*. Paris, Mengès, 2003, 319 p.

Si l'importante contribution de la Compagnie de Jésus à l'art occidental est reconnue depuis longtemps, la question d'un «art jésuite» n'a jamais pu recevoir de réponse simple. L'ouvrage de Giovanni Sale est construit autour de ce problème, et il explore autant la production artistique des membres de l'ordre que celle des artistes qui ont travaillé pour lui, les plus célèbres étant Andrea Pozzo d'un côté, et Pierre Paul Rubens de l'autre. Mais c'est surtout à travers leur immense rôle de



commanditaires qu'une certaine conception de l'art a pu prendre forme chez les jésuites, même si la Compagnie a souvent compté sur les talents artistiques de ses propres membres, et qu'elle a parfois même été forcée de le faire, en particulier dans ses missions.

Les onze articles, écrits par des spécialistes dont la majorité est membre de l'ordre, abordent l'architecture, la peinture, la sculpture, le théâtre et la musique. L'accent porte en partie sur le XVI^e siècle, époque de la fondation de la Compagnie (1540) et de la définition de ses principes fondamentaux, et en partie sur les XVII^e et XVIII^e siècles, époque glorieuse suivant la canonisation des premiers saints ayant appartenu à l'ordre (Ignace de Loyola et François Xavier, en 1622). Il ressort assez rapidement qu'en architecture, surtout pendant la première période, les préoccupations fonctionnelles dominent le «mode de construire» favorisé par la Compagnie, alors que les aspects stylistiques sont beaucoup moins arrêtés que ce qu'on a pu en dire. Dans le même ordre d'idées, l'œuvre peinte ou sculptée est avant tout une «image dévotionnelle» dont les jésuites ont profondément transformé le rôle, comme le montre G.-A. Bailey. Ce rôle peut être mieux compris si on le met en rapport avec les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, qui demandent d'imaginer «la composition du lieu» en méditant l'histoire sainte. Après 1622, l'iconographie favorisée par la Compagnie se transforme pour célébrer son travail missionnaire, et elle devient de plus en plus marquée par la rhétorique baroque faisant appel aux sentiments.

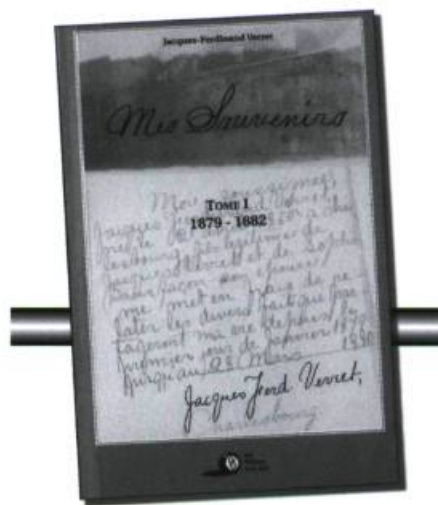
Les textes comprennent deux articles visant à faire une mise en contexte du travail de l'ordre. J. W. O'Malley examine ainsi la «mission culturelle» que l'établissement de collèges a permis de poursuivre, et P. L'Écrivain aborde les questionnements

théologiques soulevés par le travail missionnaire et la rencontre de l'Europe avec l'altérité. La première partie du livre se concentre sur l'Europe, alors que la seconde partie, un peu moins importante, aborde les missions en Amérique latine et en Extrême-Orient. Les textes comportent presque tous des notes ou une bibliographie, parfois les deux. Les références sont très utiles au lecteur qui voudrait approfondir les questions abordées, car elles renvoient aux études pertinentes en italien, français, allemand, anglais et espagnol. On a aussi recherché la qualité des illustrations, qui sont presque toutes en couleurs et de bonnes dimensions.

Ajoutons, en terminant, qu'il est très peu question de l'œuvre des jésuites en Nouvelle-France. Néanmoins, l'ouvrage fournit un contexte très utile aux intéressés, car la perspective internationale qu'il adopte est essentielle pour mieux comprendre les phénomènes locaux pendant cette période fondamentale de mondialisation.

Marc Grignon

Jacques-Ferdinand Verret. *Mes souvenirs*, t. I : 1879-1882; t. II : 1883-1888. Sainte-Foy, les Éditions de la Huit, 2001 et 2002, 413 et 560 p.



Fils d'un boulanger-marchand de Charlesbourg, Jacques-Ferdinand Verret avait dix-huit ans quand il a entrepris de rédiger un journal. Pendant neuf ans, il a consigné ses «souvenirs» dans une douzaine de cahiers que les Éditions de la Huit ont édité avec un aperçu de l'autre journal qu'il a tenu de 1912 jusqu'à sa mort en 1946.

Les souvenirs de Jacques-Ferdinand Verret ne se distinguent pas par leur con-

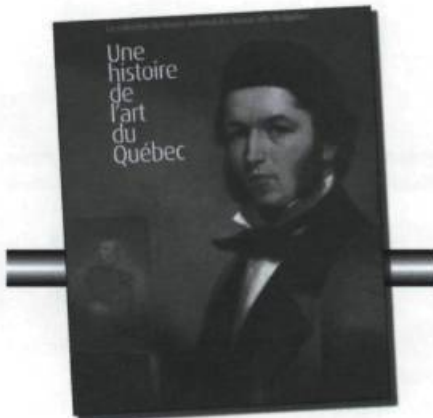


tenu philosophique ou littéraire (quoique l'auteur soit cultivé et grand lecteur), mais quel témoignage exceptionnel sur la vie quotidienne de Charlesbourg à la fin du XIX^e siècle! Verret parle quelquefois de politique et assez peu de son travail professionnel. Ce qui domine dans ce journal intime, ce sont les loisirs et la «petite vie» quotidienne des jeunes gens sans histoire de Charlesbourg. Par exemple, Verret raconte avec détails les fêtes et les soirées qui rythment la vie de son entourage : qui est là, qui danse quoi, avec qui, et qui danse mal! À quoi s'occupent des jeunes de vingt ans dans les années 1880? Les jeux, les excursions, le bazar, les promenades à Québec, la cabane à sucre, etc., le tout avec force détails. Verret est intarissable : on sait où il est allé, quand, comment et avec qui. Dans son journal s'animent les clubs, les troupes de théâtre, les associations volontaires, sociétés Saint-Jean-Baptiste et mutuelles. À chacun ses petits travers et ses tours pendables (dont un très méchant à l'égard de l'arrière-grand-mère du soussigné). Plusieurs mariages célébrés dans le canton sont commentés à grands coups de jugements catégoriques : la mariée est jolie, intelligente, bonne danseuse? Le marié est-il riche, élégant? C'est parfois un peu raide : l'épouse est «une des femmes les plus laides de Charlesbourg», «une femme laide, Dieu fasse qu'elle soit bonne» ou «point jolie et fort vulgaire», tandis que le marié est «un fier innocent», «un niais de première force» ou «un sot de la plus belle eau».

Il faut rendre hommage à Rémi Ferland d'avoir édité ce journal intime. Non seulement a-t-il établi le texte selon les règles de l'art, mais il l'a aussi pourvu d'un index de qualité et de notes explicatives particulièrement utiles sur le plan généalogique.

Gaston Deschênes

Yves Lacasse et John R. Porter (dir.). *La collection du Musée national des beaux-arts du Québec. Une histoire de l'art du Québec*. Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2004, 268 p. + ill. coul.



Si l'histoire de l'art est le témoignage d'une histoire collective, les repères à la base de son développement résident au niveau de l'œuvre, témoin direct d'une époque donnée. Ce guide des collections du Musée national des beaux-arts du Québec suit un récit chronologique construit à partir d'une sélection de 202 pièces issues d'un ensemble de plus de 24 400 œuvres et objets d'art, couvrant du XVII^e siècle à nos jours, où peintures, sculptures, dessins, gravures et photographies côtoient l'art décoratif, le design et les installations. Les pièces sont regroupées en deux grandes catégories. «Art du Québec», qui contient la majorité des œuvres, englobe notamment les Ozias Leduc, Charles Huot, Louis-Philippe Hébert, Cornelius Krieghoff, Joseph Légaré, Alfred Laliberté, Jean Paul Lemieux, Luc Archambault, Jean-Paul Riopelle, Albert Dumouchel, Rita Letendre et Serge Lemoyne. Ce florilège expose des réalisations incontournables, dont *L'arbre de la rue Durocher*, d'Armand Vaillancourt, de même que des productions plus inusitées telles que le *Casque LG12 «Super MSB»*, de Louis Garneau. La présente publication inclut également des acquisitions récentes comme *Parages*, d'Alain Paiement. La seconde section, «Art non québécois», est composée d'œuvres venues d'ailleurs issues du fonds Desjardins, de la collection Maurice Duplessis, ainsi que de quelques autres artistes.

Publié sous la direction d'Yves Lacasse, directeur des collections et de la recherche, et de John R. Porter, directeur général, l'ouvrage s'ouvre sur un texte d'introduction de Porter qui esquisse une histoire du musée depuis les toutes premières acquisitions d'œuvres d'art, en 1920, en rappelant, au passage, le rôle des douze direc-

teurs qui l'ont précédé. Les notices qui accompagnent les œuvres relèvent de l'historien de l'art Pierre Landry, lequel assure une constance dans le style et une continuité historique. Surmontant le dilemme inhérent au choix des pièces, la sélection des œuvres s'attache néanmoins de manière très significative aux principaux courants et mouvements artistiques, allant de l'iconographie religieuse au portrait, du paysage jusqu'à l'abstraction. Les contraintes de la commande se déliant vers la liberté de se dire sans chaînes, l'ouvrage évoque au passage l'art de la miniature, les topographes militaires anglais en poste au Bas-Canada, le groupe de la côte du Beaver Hall, le Groupe des Sept, les automatistes, le groupe du Re-table, les plasticiens...

Imprimé également en version anglaise et d'une facture irréprochable, le livre invite au regard tant par la reproduction couleur de toutes les œuvres que par la qualité des photographies. Il est accompagné d'un tableau chronologique des œuvres et de leur acquisition, ainsi que d'un index des artistes. Cependant, il est à déplorer l'absence d'un index biographique et bibliographique des artistes dont les œuvres ont été reproduites, ce qui aurait permis au lecteur d'approfondir certains artistes, mouvements ou œuvres en particulier. L'ouvrage est plus qu'une introduction à la collection du musée, c'est un réel parcours visuel sur les traces laissées par des témoins qui s'inscrivent dans la grande histoire culturelle du Québec.

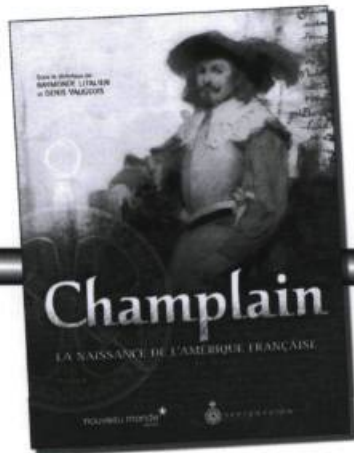
Pascal Huot

Raymonde Litalien et Denis Vaugeois (dir.). *Champlain. La naissance de l'Amérique française*. Québec, Septentrion, 2004, 399 p.

Résultat d'un colloque tenu à Québec en septembre 2002, cette étude rassemble les textes d'une trentaine d'historiens, d'ethnologues et d'archéologues du Canada et de l'Europe. Ces auteurs s'intéressent à Samuel de Champlain dans le cadre de chapitres thématiques regroupés en sept parties d'inégales longueurs. Abondamment illustré de gravures et de cartes anciennes, ce collectif porte un regard neuf sur la vie et l'œuvre du fondateur de Québec.

Suivant un ordre chronologique, les auteurs s'intéressent d'abord à la jeunesse méconnue de Samuel de Champlain qu'ils mettent en relation avec l'histoire de sa ville natale, Brouage. Leur attention se porte ensuite sur la véracité de son voyage

en Amérique espagnole. Des débuts obscurs de Champlain, l'ouvrage passe à ses premiers séjours en Acadie. La conjoncture politique et commerciale de la France est alors favorable à la mise en place d'établissements coloniaux. C'est dans ce cadre que Champlain assiste à la fondation des éphémères colonies de Sainte-Croix et de Port-Royal.



De l'Acadie, l'ouvrage se transporte ensuite dans la vallée laurentienne où le sieur de Monts envoie Champlain afin de fonder le poste de Québec. Au-delà de cet acte fondateur, les auteurs soulignent la contribution de Samuel de Champlain à l'établissement de l'alliance franco-algonquienne et à la «domestication du territoire» par l'entremise du jardinage et de la toponymie. Son administration de Québec suscite toutefois quelques blâmes. On lui reproche notamment la mauvaise utilisation de ses maigres ressources et son incapacité à assurer l'autosuffisance alimentaire de son poste. Ayant dressé le bilan de son œuvre, le collectif s'intéresse également à la gloire posthume de Champlain qui se développe à partir du XIX^e siècle. L'étude de cette notoriété tardive est suivie en annexe par une chronologie de sa vie et par une présentation exhaustive de ses cartes.

Sous ses allures de «beau livre», cet ouvrage d'érudition permet d'en apprendre davantage sur un personnage que l'on croyait pourtant bien connaître. Si la participation de nombreux auteurs provoque certains recoupages et quelques déséquilibres thématiques, ce *Champlain* demeure néanmoins un incontournable à la veille des commémorations du 400^e anniversaire de Québec.

Dave Noël

Ghislain Michaud. *Les gardiens des portages - L'histoire des Malécites du Québec*. Sainte-Foy, Les Éditions GID, 2003, 303 p.



Jusqu'à récemment, les Malécites étaient quasi absents de l'histoire officielle du Bas-du-Fleuve et du Québec. De façon générale, les témoignages oraux et écrits s'accordaient pour faire de la rive sud du Saint-Laurent une terre inhabitée avant l'arrivée des premiers colonisateurs. Quelques articles et textes spécialisés ont déjà remis en question cette version des faits. *Les gardiens des portages - L'histoire des Malécites du Québec* est le premier ouvrage à affirmer la présence constante et suivie de la Première Nation malécite au Québec et à risquer d'en présenter une histoire vulgarisée.

L'auteur, Ghislain Michaud, semble s'être intéressé à ce récit lorsqu'en 1983, lors des travaux préparatoires destinés à redonner aux femmes une partie des droits que la Loi des Indiens leur avait enlevés, une lettre circulaire a alors été expédiée aux descendants de Malécites inscrits. Il s'agissait de les informer des changements proposés. C'était suffisant pour déclencher une recherche intensive afin de retrouver au moins un minimum d'information. Elle aura duré vingt ans.

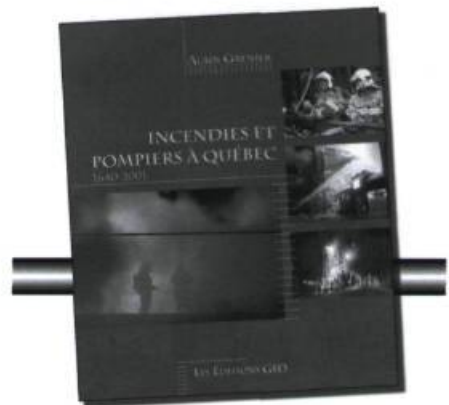
Ce livre témoigne des recherches intenses et pointues de l'auteur. Il est parsemé de reproductions de documents originaux et est illustré de quelques photos. Il constitue un document destiné à mieux faire connaître la Première Nation malécite de Viger reconnu depuis 1985 comme la onzième nation autochtone du Québec.

Alphonse Lemieux

Alain Grenier. *Incendies et pompiers à Québec*. Québec, Les Éditions Gid, 2005, 696 p.

Ce volume très intéressant a été rédigé par un membre du Service des incen-

dies de Québec qui connaissait l'histoire de ce service et de ses structures actuelles. Il a pris plusieurs années pour recueillir des témoignages de pompiers retraités, d'anciens collègues et des plus âgés encore dans le circuit. Il a également eu la chance de visionner une bonne partie des différents souvenirs conservés par ces gens. Pour préparer les textes qui traitent de plus de 120 incendies survenus entre les années 1640 et 2000, il a eu recours à des fonds d'archives et aux journaux de l'époque. Suivant un ordre chronologique, l'ouvrage apporte des précisions sur les premières ordonnances, les associations ou sociétés formées pour la prévention, les recommandations ou suggestions pour la prévention et les moyens pour les faire observer. Il fourmille de détails sur l'équipement tiré à l'époque par des chevaux, les premières pompes, les premiers véhicules à essence et sur le matériel moderne utilisé. Une attention particulière est apportée à la structure du département qui sera améliorée avec le temps. L'ouvrage comprend aussi des photographies des directeurs du service depuis 1866 et des descriptions des stations de pompiers. Des petits textes à travers cette chronologie rendent hommage aux pompiers décédés en devoir.



En résumé, ce volume qui traite d'un sujet local plaira à ceux qui ont un intérêt particulier pour ces travailleurs spécialisés. Le simple amateur d'histoire y trouvera également son compte en découvrant les nombreuses catastrophes vécues par nos ancêtres.

Jean-Pierre Paré

Jocelyn Létourneau. *Le Québec, les Québécois. Un parcours historique*. Québec/Montréal, Musée de la civilisation/Fides, 2004, 127 p.



Le petit essai que nous offre le professeur de l'Université Laval s'inscrit dans le cadre de l'exposition *Le temps des Québécois* tenue au Musée de la civilisation à Québec. Il propose une synthèse interprétative de l'histoire du Québec rendant compte des facteurs endogènes et exogènes, des utopies complémentaires et contradictoires qui ont laissé leurs traces dans la construction de l'identité québécoise. Le portrait que dresse l'auteur du Québec remonte à la Nouvelle-France, à l'époque où le Québec se fait appeler Canada et englobe ordinairement la vallée laurentienne depuis Tadoussac jusqu'à l'Outaouais. Quelques faits notoires sont mis en relief de manière à évaluer la portée historique des événements. C'est le cas de l'Acte constitutionnel de 1791 qui divise la province de Québec en deux entités équivalentes, puis l'Acte d'union (1840), etc. Bien qu'il ne s'agisse, comme l'affirme l'auteur, que d'une synthèse détaillée, cet ouvrage regorge de mises au point pertinentes notamment sur les ethnonymes, sur la redéfinition des territoires au gré des changements politiques, sur les utopies contradictoires du clergé, etc. Il explique entre autres que malgré ce que l'on pense parfois, le clergé n'est pas le seul à être définisseur de l'orientation de la société au XIX^e siècle. Létourneau aborde les grandes crises sociales des différentes époques, les revendications des partis politiques tout en faisant allusion à des éléments d'histoire culturelle. Il commente les orientations politiques paradoxales («Restons traditionnels et progressifs») et contestées par la jeunesse catholique de Maurice Duplessis, puis le devenir du Québec envisagé sous des horizons plus radieux, etc. Le chapitre 6 aborde le Québec d'aujourd'hui marqué

par le déclin de la natalité et par la présence d'allophones qui, tout en participant à la promotion du fait français au Québec, l'inscrivent dans un cadre de plus en plus plurilinguistique. L'ouvrage se termine par un répertoire des personnages, un index chronologique et des recommandations bibliographiques. Publié dans la collection «Images de sociétés», cet essai de vulgarisation offre un ouvrage de référence instructif sur les moments marquants de l'histoire de l'identité québécoise.

Jean-Nicolas de Surmont

Claudiel Huot, Michel Lessard et Gilles Pellerin. *Le Vieux-Québec sous la neige*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2003, 235 p.



«Mon pays [...], c'est l'hiver», chante Gilles Vigneault, et le photographe Claudiel Huot a compris que l'on pouvait célébrer les beautés de notre climat rigoureux en magnifiant son caractère unique. Son livre *Le Vieux-Québec sous la neige* contient plus d'une centaine de ses photographies d'art montrant l'action du froid sur les paysages, les immeubles et les monuments de la haute-ville et de la basse-ville : le Château Frontenac, la Citadelle, la place Royale, mais aussi les plaines d'Abraham, le fleuve Saint-Laurent du côté de Lévis, le Bois-de-Coulonge, de la fin de l'automne à l'arrivée du printemps.

Observateur attentif, Claudiel Huot privilégie les lieux familiers, mais sait aussi mettre en évidence le cachet d'une petite rue méconnue du Vieux-Québec ou encore un éclairage particulier propre à la saison froide. Toutefois, peu de personnages apparaissent sur ses photographies : un skieur isolé, un pelleteur qui déneige sa toiture, quelques participants à la course en canot (et aussi à la course de traîneaux à chiens) du carnaval d'hiver. C'est surtout la nature qui accapare l'inté-

rêt du photographe, nous révélant le brouillard du matin de mars, le frimas sur les vitres, le givre masquant complètement la chute Montmorency et le verglas entourant les branches dénudées de la falaise du cap Diamant.

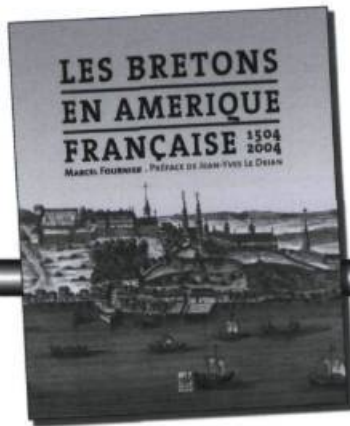
Dans sa brève introduction, l'historien de l'art Michel Lessard évoque les débuts de la photographie à Québec, dès 1840, et nous offre cinq petites photographies d'hiver datant du XIX^e siècle, dont l'une (de Louis-Prudent Vallée) montre une rue étroite du Vieux-Québec littéralement ensevelie sous la neige (p. 17). Ouvrage soigné axé sur l'image, *Le Vieux-Québec sous la neige* conviendra à ceux qui voudraient apprécier l'hiver tout en restant bien au chaud. Ce beau livre qui honore l'hiver québécois enchantera les visiteurs ne connaissant pas encore nos saisons et constituera le cadeau idéal... à recevoir!

Yves Laberge

Marcel Fournier. *Les Bretons en Amérique française 1504-2004*. Rennes, Les Portes du large, 2005, 511 p.

Trop souvent hélas!, les ouvrages consacrés à la généalogie sont ternes, peu illustrés. Il faut préciser que plusieurs sont publiés à compte d'auteur et à tirage restreint. Il n'en va pas de même pour le plus récent livre de Marcel Fournier, qui regorge de reproductions de gravures, de peintures, de cartes, le tout complété par une quantité impressionnante de photographies.

L'historien-généalogiste a déjà publié deux ouvrages sur l'immigration bretonne. En 1981, chez l'Éditeur officiel du Québec, c'était *Dictionnaire biographique des Bretons en Nouvelle-France*, puis, en 1987, à la Société de généalogie de Québec, *Les Bretons en Amérique du Nord des origines à 1770*. Le nouveau livre couvre une période plus large, mais il s'arrête à 115 immigrants qui sont présentés par lieu d'origine. Ainsi, on commence par la commune d'Abbaretz, où est né le soldat Louis Truchon, dit Léveillé, et on termine le voyage avec la ville d'Yffiniac, patrie de Bertrand Chesnay de la Garenne. Chaque biographie comprend une courte histoire du lieu des débuts à aujourd'hui, les origines familiales de l'ancêtre, ainsi que la vie de ce dernier en Amérique française. Si plusieurs immigrants choisis n'ont pas fait leur marque dans «la grande histoire», il y en a quelques-uns comme les évêques Jean-Olivier Briand et Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, Jacques Cartier, François



Dollier de Casson, Donatien Frémont, Louis Hémon ou Marie Lefranc qui, chacun à sa manière, ont mérité une plus grande connaissance et reconnaissance. Huit Bretonnes ont fait l'objet d'une biographie.

Dans son avant-propos, l'auteur précise ce qui l'a amené à travailler à nouveau sur l'immigration bretonne : « Comme mes recherches antérieures provenaient de sources essentiellement canadiennes, je n'avais pas, à l'époque, puisé dans les anciennes archives françaises pour appuyer mes données quant aux origines familiales des Bretons établis en Amérique française. [...] Une telle recherche n'aurait certes pas été possible avant 1990 puisque le dépouillement des registres paroissiaux de Bretagne par les cercles généalogiques n'était qu'à ses débuts. Depuis 1998, la contribution des cercles généalogiques bretons au projet franco-québécois du Fichier Origine n'est pas étrangère à la décision de publier une nouvelle étude sur les Bretons en Amérique française. »

Avant d'aborder la biographie des immigrants choisis, l'auteur consacre huit chapitres qui sont, en quelque sorte, une introduction plus générale à l'histoire et aux raisons qui peuvent expliquer le pourquoi des mouvements migratoires vers l'Amérique française. Il est question de la Nouvelle-France, de l'Acadie (mais l'Acadie ne fait-elle pas partie intégrante de la Nouvelle-France?), de la Louisiane (Napoléon n'était pas encore empereur en 1803!) et de l'Illinois.

Les quatre premiers chapitres ne concernent pas exclusivement l'immigration bretonne. Ils abordent la question d'une manière beaucoup plus large. Ainsi, l'auteur parle de l'origine de plusieurs patronymes et des surnoms adoptés dans la nouvelle patrie. Des tableaux nous présentent l'importance de la présence française en Amérique du Nord avant 1770, l'origine provinciale des pionniers avant 1765, puis jusqu'en 1865, selon les départements.

Un index des pionniers originaires de Bretagne et un autre portant sur les principaux lieux géographiques en France et en Amérique concernant ces pionniers permettent une consultation rapide sur des points précis.

Les Bretons en Amérique française 1504-2004 aborde la question de l'immigration bretonne d'une manière différente des deux autres ouvrages du même auteur sur le même sujet. Mais, comme dans le livre le plus récent, Marcel Fourmier s'arrête directement seulement à 115 personnes, l'ouvrage de 1987 garde toute son importance.

Jacques Lacoursière

Élisabeth Kaine. *Métissage. Essais, comptes rendus de recherche, manifeste*. Chicoutimi, Éditions la Boîte rouge vif en collaboration avec la Galerie L'Œuvre de l'autre et Trio communication-marketing, 2004, 172 p.



Cet ouvrage paru à la fin de 2004, construit à la manière d'un livre d'artiste de grand format, relate la démarche personnelle d'Élisabeth Kaine. Il constitue également un énoncé de pédagogie qui offre aux jeunes designers de nouvelles avenues, en dehors du cul-de-sac de l'idéologie moderniste qui pousse à la consommation, à la production de produits désincarnés et aux problèmes écologiques qui s'ensuivent. L'auteure développe des solutions de rechange qui s'inspirent des philosophies et des technologies du design autochtone traditionnel. Enfin, l'ouvrage se veut également un manifeste qui dénonce les conditions difficiles que vivent plusieurs communautés autochtones. Il propose, avec de

nombreux exemples à l'appui, des initiatives créatives qui représentent une avenue de développement et d'espoir pour ces dernières.

Le livre, bilingue (français/anglais), il faut saluer ici l'heureuse initiative, retrace l'origine des recherches-actions menées au sein du projet qu'Élisabeth Kaine dirige depuis 1992. Il commente et illustre des essais, des comptes rendus de recherche et d'expositions qui furent présentées au Québec, au Nunavik et à Yellowknife au Nunavut. L'ensemble est abondamment illustré d'images évocatrices de grande qualité.

Abordant son sujet de façon très personnelle et poétique, l'auteure relie son travail à une quête identitaire en regard de ses origines qu'elle qualifie de métissées, sa mère étant huronne-wendate, son père irlandais et sa réalité québécoise. Ce thème du métissage, titre de l'ouvrage, constitue une trame omniprésente. L'auteure prône une définition ouverte de la culture affirmant qu'elle « n'est pas que traditionnelle mais vivante, en continu développement » et que « les objets témoignent de ces changements ».

L'ouvrage se présente en six chapitres qui investissent le champ de la culture matérielle, de l'expérience personnelle de l'auteure aux projets de développement en communautés autochtones, en passant par la pédagogie adaptée à son enseignement. À travers les expositions et les créations, il nous fait voyager dans les villages inuits d'Inukjuaq, Kangiqsullujuaq et Kangiqsujuaq au Nunavik, et dans quelques communautés amérindiennes du territoire québécois.

Cet ouvrage est novateur à plusieurs égards. Plus particulièrement parce qu'il donne une voix aux véritables porteurs du patrimoine matériel autochtone et qu'il démontre que toutes ces traditions matérielles que nous avons en main (collections muséales ou privées) ont leur place pourvu qu'elles assurent une continuité dans les milieux culturels dont elles émanent et qu'elles puissent leur servir. Et c'est précisément ce que l'auteure accomplit par cet écrit et par sa pratique.

Cette publication distribuée par les Publications du Québec intéressera différents publics; le grand public, la clientèle touristique, les spécialistes de la culture autochtone et du design, les membres des communautés autochtones, et toutes personnes intéressées par des initiatives favorisant la rencontre entre les cultures autochtones, amérindiennes et inuit, et la culture québécoise.

Marie-Paule Robitaille